

Le concours du clinicat de Jules Dejerine (1849-1917) à travers des lettres inédites à ses parents*

*Some unpublished letters from Jules Dejerine to his parents
illuminate his exams for the so-called French “clinicat”*

par Jacques POIRIER**

Dans son incontournable biographie de Jules Dejerine, son élève Ernest Gauckler (1876-1924) (1) ne consacre que deux phrases au concours du clinicat de son maître (2) et Michel Fardeau, dans son brillant essai sur Jules et Augusta Dejerine-Klumpke (1859-1927) n'est pas plus disert (3). Et pourtant, l'inscription au concours du clinicat est pour Jules Dejerine un moment capital, un tournant crucial, un événement-clé, qui va décider de toute sa carrière et de toute sa vie. Pour bien comprendre ce que le concours du clinicat représente pour Jules Dejerine, il faut remonter quelques années en arrière. Venu de Genève, Dejerine arrive à Paris en 1871 pour y faire ses études de médecine. Après avoir été nommé à l'externat (1872) puis à l'internat des hôpitaux de Paris (1874), il effectue en 1878 sa quatrième et dernière année d'internat à l'Hôtel-Dieu dans le service du docteur Noël Guéneau de Mussy (1813-1885). Les événements qui jalonnent cette année 1878 et la suivante seront

* Séance d'octobre 2019.

** 40, rue d'Alleray, 75015 Paris.

JACQUES POIRIER

déterminants pour la suite de son existence tant privée que professionnelle [Tableau 1].

Date	Événements	
1878	16 février	Assiste aux funérailles nationales de Claude Bernard
	7 avril	Membre adjoint de la Société Anatomique
	1er mai	Assiste à l'inauguration de l'Exposition Universelle
	3 mai	3ème Examen, « Satisfait »
	19 mai	Mort de Marot, son meilleur ami
	1er juillet	Fête nationale
	20 octobre	Assiste à la Grande fête de la fin de l'Exposition Universelle
	21 octobre	Assiste à la distribution des récompenses de l'Exposition Universelle
	Octobre	Quitte la salle de garde de l'Hôtel-Dieu et loge à l'Hôtel Soufflot, 3 rue Toullier
	Début novembre	Ouverture du concours de la Médaille d'or de l'Internat
	Début décembre	Échec au concours de la Médaille d'or de l'Internat
	31 décembre	Fin de son Internat
1879	10 janvier	Reçoit le Prix Godard de la Société anatomique
	13 janvier	4ème Examen, « Très satisfait »
	31 janvier	5ème Examen, « Bien »
	22 février	Soutenance de sa thèse, « Extrêmement satisfait »
	25 mars	Mort de son père
	15 juin	S'inscrit au concours du clinicat
	8 juillet	Ouverture du concours du clinicat
	1er novembre	Arrêté de nomination de Chef de clinique du professeur Hardy à La Charité
Novembre	Quitte l'Hôtel Soufflot pour loger en salle de garde à l'hôpital de La Charité	

Tableau I. *Les grands événements de la vie de Jules Dejerine pendant les années 1878-1879.*

En effet, les deux raisons qui poussent Dejerine à présenter en 1879 le concours du clinicat sont, l'une conjoncturelle, son échec au concours de la Médaille d'or de l'Internat en novembre 1878 ; l'autre, structurelle, son affaire sentimentale avec la jeune fille X - ainsi qu'il l'appelle dans les lettres à ses parents - histoire qui dure depuis plusieurs années (« J'ai eu des chagrins de cœur, ma bonne mère, et [...] j'avais été, tu le sais, pas mal secoué par tout ce qui s'était passé. [...] » (4) et qui se cristallise en juin 1879, au motif de l'absence de réponse à la lettre qu'il avait adressée quelque temps auparavant à la jeune fille pour lui demander de clarifier sa position sentimentale à son égard.

L'échec au concours de la Médaille d'or de l'Internat

Au cours de sa dernière année d'internat, Dejerine assiste à deux événements qui l'impressionnent vivement : 1) les funérailles (le 16 février 1878) de Claude Bernard (1813-1878), mort le 10 février, auxquelles Dejerine assiste et qui l'ont profondément marqué (5), 2) l'Exposition universelle qui se tient à Paris du 1er mai au 30 octobre 1878, sous la présidence du maréchal Mac Mahon (1808-1893), président de la République ; Dejerine est à l'inauguration ainsi qu'à la remise des récompenses, et il assiste également aux festivités de la grande Fête nationale du 30 juin. À la fin de l'année, il se présente au concours pour la Médaille d'or de l'Internat (Fig. 1, page 162), qui donne à celui qui l'obtient l'avantage de faire deux ans de plus d'internat. Mais, n'ayant pas de patrons dans le jury, il n'a pas grand espoir de réussir. Le 20 octobre 1878, il écrit à parents : « Le concours de la Médaille d'or va s'ouvrir dans une quinzaine. Mais je n'ai aucune chance de l'obtenir, n'ayant pas travaillé dans ce sens là et le jury n'étant pas de mes anciens chefs » (6).

Et le 17 novembre : « Le concours de la Médaille d'or a commencé. J'ai fait une première épreuve écrite et j'ai eu 28 sur 30 et si je m'étais un peu remué j'aurais eu certainement 29, je ne suis

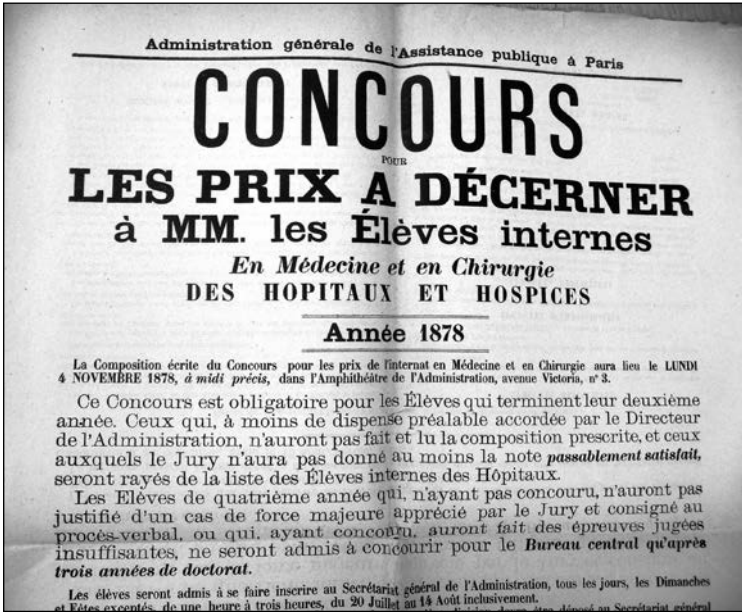


Fig. 1 - Affiche annonçant le concours pour la médaille d'or de l'année 1878
(Archives de l'AP-HP, carton 761 FOSS 55).

en arrière que d'un point sur les deux qui ont 29 et il est possible que mon mémoire rétablisse l'équilibre. Depuis 8 jours je remue ciel et terre pour avoir des recommandations et j'en ai déjà pas mal. Je ne me fais pas d'illusions et je ne voudrais pas vous en causer, je ne crois pas avoir la médaille, mais enfin je suis dans un moment où je ferai tout pour l'avoir, et à la rigueur, si je suis tenu, je pourrai l'obtenir. Comme bien vous le pensez, la chose en vaut la peine et si je venais à être médaille d'or j'aurais double avantage, celui de deux ans d'internat de plus et celui de n'avoir pas passé mes 4 années à faire un travail de perroquet comme le font ceux qui préparent la médaille. Je vous le répète ne comptez pas sur ce succès car il n'est pas probable, mais enfin, on ne sait pas, je suis bien côté ici et je jouis de la réputation d'être peut être le plus solide interne de ma promotion, avec un peu de chance, on peut espérer bien des choses et comme je n'ai rien à perdre et tout à

LE CONCOURS DU CLINICAT DE JULES DEJERINE (1849-1917)
À TRAVERS DES LETTRES INÉDITES À SES PARENTS

gagner dans ce concours, je m'empresse de le continuer. C'est dans 8 ou 10 jours seulement que commencent les épreuves orales. Je vous le répète ne comptez pas sur ce succès. Moi je dis partout ici que j'espère l'avoir, c'est de bonne guerre, mais à vous je n'en dirai pas autant car je ne voudrais pas vous procurer de déception » (7).

Le 1er décembre 1878, il écrit : « C'est mardi que l'on donnera les points des Mémoires, jeudi que se fera l'épreuve de chirurgie et samedi celle de médecine. J'ai toujours bon espoir d'arriver le premier, j'ai fait donner tout ce que je comptais de personnages influents parmi les médecins et chirurgiens que je connais et j'arrive précédé d'une réputation scientifique bien établie. J'ai encore il y a 3 semaines publié un travail important sur une chose inconnue en France et que j'ai été le premier à montrer. Le président du jury Charcot [Augusta a inscrit en marge un point d'exclamation] est pour moi et votera pour moi, quant aux autres j'ai fait agir auprès d'eux le plus fortement possible. Si j'ai la médaille d'or samedi, je vous enverrai une dépêche.

Voilà où en est la situation, mais encore une fois il ne faut pas se faire d'illusions, il faut voir et ne pas chanter trop tôt victoire, la médaille d'or donne trop d'avantages pour qu'elle ne soit pas sérieusement disputée et c'est pour cela que je ne serai sûr de l'avoir que lorsque je l'aurai - Vous comprenez bien que n'ayant rien à perdre et au contraire tout à gagner dans ce concours, je m'y sois lancé complètement, c'est un si grand avantage de l'obtenir, surtout lorsque l'on n'a pas sacrifié son internat à ce métier là ! Ainsi donc samedi, si vous ne recevez pas de dépêche, c'est que la chance ne m'aura pas favorisé. Mais en attendant je puis vous le dire j'ai des chances assez sérieuses, pour l'obtenir il faut passer d'abord l'épreuve de chirurgie c'est la plus embêtante » (8).

En fin de compte, Dejerine n'est pas nommé au concours. C'est son ami Maurice Letulle (1853-1929) qui obtient la Médaille d'or

1878. Dejerine l'annonce à ses parents le 8 décembre 1878 : « Je veux seulement aujourd'hui vous annoncer que j'ai échoué à la médaille. J'étais en arrière d'un point et je n'ai pas très bien fait la dernière épreuve de telle sorte que je m'en tire les mains vides, heureusement que je n'avais point passé tout le temps de mon internat à préparer ce concours et que j'ai des titres scientifiques qui valent bien la médaille. J'ai été sur le moment passablement ennuyé mais maintenant j'en ai pris mon parti et du reste j'ai d'autres cordes à mon arc. Je m'en vais à partir du mois de janvier passer mes derniers examens et ma thèse et j'irai vous voir à la fin de février ou de mars avant de prendre aucune détermination » (9). Les documents conservés aux archives de l'Assistance publique - Hôpitaux de Paris (10) permettent de préciser les faits relatés par Dejerine. Le jury est composé de 1) Jean-Martin Charcot (1826-1893), médecin de l'hospice de la Salpêtrière, professeur d'anatomie pathologique à la Faculté de médecine, président, 2) Ernest Besnier (1831-1909), médecin de l'hôpital Saint-Louis, 3) Achille Gougenheim (1839-1901) et Henri Rendu (1844-1902), médecins du Bureau central, 4) Alfred Henri Marchand (1841-1899) et Octave Terrillon (1844-1895), chirurgiens du Bureau central, 5) Aristide Verneuil (1823-1895), professeur de clinique chirurgicale à l'hôpital de la Pitié. Dejerine obtient 28/30 à la composition écrite de deux heures portant sur « Glandes du gros intestin (anatomie et physiologie) et diagnostic et traitement du cancer de l'intestin », alors que Letulle a 29/30. À l'oral de pathologie externe, sur la question « Diagnostic des ulcérations de la langue », Dejerine obtient 19/20, la même note que Barth et Letulle. À l'oral de pathologie interne, sur la question « De l'anurie », la note de 15/20 (la plus mauvaise note de la séance) lui est attribuée, alors que Letulle obtient la meilleure note, 20/20. Au final, le palmarès est le suivant : médaille d'or, Letulle ; médaille d'argent, Barth ; 1ère mention honorable,

Dreyfous ; 2ème mention honorable, Clozel de Boyer. Et aucun prix ni mention pour Dejerine.

Dejerine face au dilemme qui le mine : devenir chef de clinique à Paris ou rentrer à Genève ?

Après avoir échoué à la Médaille d'or, Dejerine, qui vient de terminer sa 4^e année d'internat, se prépare au concours du Bureau central (11) en « faisant des malades » dans les services d'Alfred Vulpian (1826-1887) et d'Alfred Hardy (1811-1893) le matin. Ses après-midi, il les passe au laboratoire de Vulpian (« je me porte toujours très bien et profite de mon mieux de la fin de mon internat et je travaille au laboratoire avec le père Vulpian comme d'habitude. ») (12). Il prend ses repas chez Baptiste, à la crèmerie *La Petite Vache*, rue Mazarine, où il a ses habitudes, en compagnie de nombreux amis suisses, d'explorateurs - notamment Pierre Savorgnan de Brazza (1852-1905) -, de géographes, d'artistes. Il quitte la salle de garde de l'Hôtel-Dieu où il logeait pendant sa dernière année d'internat et loue une chambre à l'Hôtel Soufflot, 3 rue Toullier ; « une fois installé, mon intention est de passer rapidement mes examens et ma thèse, puis d'aller vous voir afin de causer sur nos projets d'avenir » (13).

Le 15 décembre 1878, Dejerine commente son échec à ses parents : « Je suis content de voir que vous ne comptiez pas sur la médaille d'or pour moi, cela n'a été qu'une déception passagère ; ne l'ayant pas assez travaillée pour y compter, du reste je n'ai jamais été en tête, j'étais second et je n'avais pas un jury favorable, il m'aurait fallu faire des épreuves hors ligne, pour être nommé. Actuellement je n'y pense plus et j'ai d'autres cordes à mon arc, heureusement. Mon intention est de tâcher d'arriver au mois d'août chef de clinique de Hardy (14) ce qui vaut mieux que la médaille d'or, d'ici là je vous aurai vu au printemps et nous aurons le temps de causer ensemble des projets d'avenir. N'étant plus interne, je vous dépenserai un peu plus d'argent et c'est là ce qui

m'ennuie, mais enfin cela ne durera toujours que quelques mois au bout desquels ou je serai chef de clinique, ou bien alors je rentrerai à Genève. Nous causerons de cela lorsque je serai docteur, c. à d. en mars. Le père Vulpian a été très gentil avec moi après m'avoir soutenu pendant le concours, il m'a félicité de ne pas avoir la médaille d'or, car dit-il cela ne rend pas celui qui l'a beaucoup plus distingué qu'auparavant et pour l'obtenir, il faut faire un travail absurde et il m'a dit de n'avoir aucune inquiétude sur l'avenir, cela m'a fait plaisir et j'ai vu que je pouvais compter sur lui pour plus tard » (15).

Le 12 janvier 1879, Dejerine annonce à ses parents qu'il a reçu un prix de la Société anatomique de Paris pour son travail sur les paralysies diphtériques : « Le père Vulpian est toujours le même homme charmant et affectueux pour moi et ce sera mon président de thèse. J'ai eu avant-hier le prix Godard à la Société Anatomique (420 frs). C'est toujours ça et cela me met en évidence à tous les points de vue, c'est une bonne affaire et je pense que cela vous fera plaisir » (16). Dejerine passe avec succès ses 4^e et 5^e examens de médecine (17) et termine la rédaction de sa thèse sur les lésions du système nerveux dans la paralysie ascendante aiguë. Il écrit à ses parents le 8 février 1879 : « Vous avez dû recevoir la nouvelle de mon 5^e examen, je l'ai passé il y a 10 jours aujourd'hui, ma thèse est à l'impression et j'en corrige les épreuves, je pense la passer dans une quinzaine de jours. [...] Avec mon prix Godard, j'ai payé 180 frs d'examen plus 240 frs de droits pour passer la thèse, cela fait juste 420 frs d'économisé. C'est toujours autant de bénéficié. Je travaille toujours bien, tous les matins je vais examiner des malades à la Charité chez Vulpian et chez Hardy, je prends mon café à 9 heures dans une crèmerie du quartier. L'après midi je la passe au laboratoire et toutes mes soirées dans ma chambre. J'ai fait hier une communication importante à la Société de biologie

sur des faits nouveaux que j'ai découverts. Comme vous voyez je travaille ferme » (18).

Il soutient sa thèse le 22 février 1879 devant un jury présidé par Vulpian, entouré d'Aristide Verneuil, de Georges Hayem (1841-1933) et d'Henri Rendu. Ses juges se montrent « extrêmement satisfaits de ses réponses » (19). Un mois plus tard, le 25 mars, son père, Jean Dejerine (1802-1879), meurt à Genève. Jules est encore sous le coup de son affaire avec la jeune fille X. En février 1877, il avait refusé le poste de chef de laboratoire de la Pitié qui lui était proposé par Vulpian, dans l'idée qu'il allait se marier et partir s'installer à Genève. Mais deux ans plus tard, il est hésitant, incertain, sachant mal de quel côté faire peser la balance dans ce conflit intime entre son ambition (très développée) et son amour (non encore éteint et susceptible de revivre) ; le choix est douloureux, entre « là-bas », où il espère l'amour, et « ici », où il se sent pousser les ailes d'une ambition dévorante (20).

« Là-bas », c'est en Suisse, à Genève, avec sa toute récente Faculté de médecine et ses professeurs qu'il méprise - à l'exception du neurologue Jean-Louis Prévost (1838-1927), élève d'Alfred Vulpian, et du chirurgien Jacques-Louis Reverdin (1842-1929) -, où l'attend une vie bourgeoise, tranquille et confortable, fruit d'un beau mariage avec cette jeune fille X dont il est amoureux - mais qui semble bien le faire marcher -, un cabinet de médecine de ville prospère avec une belle clientèle, la perspective très incertaine d'une chaire à la Faculté et la proximité immédiate de ses bien-aimés parents, et surtout de sa mère, qu'il affectionne particulièrement. « Ici », c'est à Paris, où il fait ses études de médecine depuis 1871, où, à force de travail, il a été nommé externe puis interne des hôpitaux, où il admire les immenses possibilités de travail grâce à des maîtres exceptionnels, en premier lieu Vulpian, dont il a été l'externe, puis l'interne et dans le laboratoire de qui il a la possibilité de faire des expériences, de se perfectionner à l'usage du

microscope et de publier des articles scientifiques notamment dans les *Archives de Physiologie normale et pathologique*, dans les *Comptes Rendus de l'Académie des sciences*, à la *Société de Biologie*, à la *Société anatomique*. Pour Dejerine, Paris n'a son équivalent nulle part au monde ; il a le sentiment qu'il pourra y réussir, y « arriver », comme il le répète sans cesse à ses parents. « Arriver », c'est faire carrière, passer de la condition d'interne à celle des échelons supérieurs : médecin des hôpitaux, agrégé, professeur et « arriver » au sommet de l'échelle à la position prestigieuse de professeur titulaire d'une chaire à la Faculté de médecine de Paris, lui, pauvre petit descendant de paysans savoyards, revanche de sa « basse extraction », comme il dit. Il hésite, doit-il quitter Paris, épouser X et s'installer praticien à Genève en restant aux côtés de sa mère, ou quitter X et faire carrière à Paris, en commençant par s'inscrire au concours du clinicat ? Il attend une réponse de la jeune fille à la lettre qu'il lui a envoyée il y a déjà quelque temps pour être fixé sur ses sentiments à son égard : cette réponse ne venant pas, il s'inscrit au concours du clinicat et s'en ouvre à sa mère, par sa lettre du 30 juin 1879 (21).

Le concours du clinicat

Une fois le pas franchi, une fois inscrit, Dejerine prépare consciencieusement le concours du clinicat (22) et écrit à sa mère le 1er juin : « Je travaille tous les jours tranquillement mais avec régularité. Je vais tous les matins à l'hôpital faire des leçons sur les malades, je passe mes après midi au laboratoire et les soirées dans ma chambre. Je suis toujours couché vers 11 h. et me lève à 8h ½. Comme tu le vois, je ne m'éreinte pas, mais je fais un bon travail quotidien. C'est ainsi que je me prépare au concours du clinicat pour lequel j'ai bon espoir, sans cependant se faire trop d'illusions. Hardy me veut beaucoup de bien, il faisait mon éloge l'autre jour devant plusieurs professeurs de la Faculté, devant Vulpian entre autres qui a encore renchéri en éloges à mon égard. Je serai du

LE CONCOURS DU CLINICAT DE JULES DEJERINE (1849-1917)
À TRAVERS DES LETTRES INÉDITES À SES PARENTS

reste fortement poussé auprès de Hardy par Landouzy, son chef de clinique qui vient d'être nommé médecin des hôpitaux.

Voilà mes chances, comme tu le vois elles sont respectables mais nous sommes un assez grand nombre de candidats et on ne peut répondre de rien. Lorsque le concours sera proche, ce sera vers la fin de juillet, je me remuerai et ferai donner les recommandations dont je pourrai disposer, c'est de bonne guerre. ... Je suis en train au laboratoire de faire quelques travaux que je publierai et qui contribueront encore à me faire connaître. [...] Si je puis accrocher le clinicat cette année, je ne suis pas inquiet de l'avenir, et je serai fort content que les choses aient tourné ainsi » (23). « Le concours commence le 8 juillet. J'ai de l'espoir, mais sans pouvoir rien affirmer, car le concours sera dur cette année. Il ne sera pas dur en tant qu'épreuves qui sont toujours les mêmes, et ne sont nullement pénibles, mais bien en ce que les concurrents sont nombreux et il faudra aller tirer des sonnettes et se faire recommander de tous les côtés. Je te dis tout cela parce que je ne veux pas te faire d'illusions, je puis arriver, mais je puis aussi échouer et j'aime mieux t'en prévenir. J'ai pour moi Hardy, Vulpian et une bonne partie de ses collègues mais tout cela qui est certainement quelque chose ne peut en rien engager l'avenir. Je n'ai pas besoin de te dire, ma bonne mère, combien je désire arriver à cette place, car c'est un des avantages que j'aurais sur beaucoup d'autres et des facilités de plus pour les concours ultérieurs. Vis-à-vis de la famille X. et de la jeune fille cela me serait très agréable d'être nommé, car ce serait comme tu dis, ma bonne mère, une compensation et une vengeance à la fois » (24).

Dans sa lettre du 30 juin 1879 : « Dans 8 jours commence le concours et cela dans des conditions entièrement favorables pour moi, car les deux concurrents les plus redoutables se sont retirés et j'ai de très grandes chances d'être choisi par Hardy. Je suis résolu à concourir et à faire tout mon possible pour être nommé et je crois

que j'ai raison. Je n'ai pas pris cette décision sans y avoir murement réfléchi car si je suis nommé, mon avenir est ici, sans avoir à revenir en arrière. Je n'ai pas pris cette décision du jour au lendemain, car il s'agit, somme toute, d'une chose sérieuse et qui risque bien d'anéantir mes projets de mariage pour tout de bon. Tu sais aussi bien que moi combien j'ai été pris et tu sais que je le suis encore, mais je ne pouvais pas attendre indéfiniment car en faisant cela je compromettais mon avenir ici, sans certitude aucun de l'autre côté. J'ai eu quelques moments sombres ces temps derniers en réfléchissant à tout cela, et ce n'est que le travail qui m'en a débarrassé. Que veux-tu ma bonne mère, on n'arrache pas si facilement de son cœur une passion comme celle que j'ai éprouvée, tu sais bien que là bas, il n'y a pas deux mois je n'attendais qu'un signe pour ne pas partir. Il y a eu peut être bien des malentendus dans toute cette histoire, mais maintenant le sort en est jeté, et il ne faut pas revenir en arrière car cela ne sert à rien. J'ai attendu jusqu'au 15 juin avant de m'inscrire pour le concours espérant toujours une réponse à ma lettre. La réponse n'étant pas venue, je suis allé à l'École donner mon nom et mon adresse et dans quelques jours je serai convoqué pour les épreuves. Je te parle de tout cela ma bonne mère, dans cette lettre, parce que je n'en reparlerai pas longtemps, du moins c'est probable. Je te dis tout cela parce que je tiens à te montrer par quelle série d'impressions j'ai passé avant d'arriver à me décider, et je t'en parle aussi parce que j'ai eu une longue conversation avec le frère (25), qui arrivera à Genève en même temps que cette lettre. Dans l'entretien que nous avons eu ensemble et qu'il m'avait demandé il m'a dit qu'il n'était pas sans inquiétude de la façon dont il serait reçu chez lui, par son père et sa sœur surtout. Il a reconnu comme la première fois qu'il avait agi maladroitement pour ne pas dire plus, avec moi cet hiver. Je lui ai répondu comme par le passé que je n'avais rien à me reprocher et que, somme toute, l'affaire ayant été mal conduite depuis le début,

il était tout naturel qu'elle se terminât mal. Il m'a dit aussi : ma sœur va me demander quels sont encore tes sentiments à son égard. Mais là, ma bonne mère, je fus prudent, et lui répondis : Mon cher tu me poses là une question assez insidieuse, tu dois bien supposer que, en deux mois je n'ai pas abandonné toute idée sur ta sœur, je te le dirais que tu ne me croirais pas, mais les circonstances aujourd'hui sont absolument différentes. Je suis engagé dans un concours où j'ai 9 chances sur 10 d'être nommé, et comme c'est l'avenir à Paris qui est avec cette nomination, je ne puis ni ne veux engager l'avenir de ta sœur pour une époque plus ou moins éloignée. Si j'avais reçu une réponse à ma lettre je ne me serais probablement pas inscrit, mais maintenant il est trop tard. Il comprit très bien les choses et même me dit que j'avais raison de concourir, bien qu'il eût l'air de croire que tout ce qui s'était passé n'était qu'un malentendu au fond très facile à arranger. Il m'a donné sa parole que ni ses parents ni sa sœur ne lui avaient soufflé mot de ma lettre et ça ne laisse pas de l'inquiéter beaucoup, car tu sais qu'il n'est pas très courageux (si sa sœur pouvait lui arracher quelques cheveux, cela me ferait tout de même plaisir et cela me vengerait un peu de tout ce que j'ai enduré de chagrin et de tracas).

Je crois ma bonne mère que tu approuves la réponse que j'ai faite, je n'ai rien promis, rien refusé, car il faut être prudent, on ne sait ce qui peut arriver, et je veux rester maître absolu de la situation, du reste j'aurais pu refuser de répondre à cette question, car ce n'était pas à lui, mais bien à sa sœur de me l'adresser. Si je l'ai fait c'est que j'ai senti se réveiller en moi une grande partie de l'ancienne amitié que j'avais pour lui, et surtout afin de ne rien brusquer. Ici, je suis de taille à résister et somme toute je pouvais me montrer bon prince. [...] Bien que les conditions du concours soient les meilleures pour moi, il ne faut pas cependant trop y compter car il y a à compter avec la chance dont on n'est jamais

sûr, je te dis tout cela ma bonne mère pour que tu ne te fasses pas trop d'illusions » (26).

« Le concours du clinicat commence après demain mardi. Nous sommes 9 concurrents pour 2 places. Comme je te l'ai dit j'ai la partie très belle, je suis même regardé par l'opinion générale comme nommé. Mais il ne faut cependant pas se fier là-dessus car on peut toujours avoir des malheurs dans un concours. Hardy désire m'avoir pour chef de clinique et c'est là l'important, mes chances sont donc très belles et, je te dis, j'ai pour moi l'opinion. Il n'en saurait être autrement et somme toute ce n'est que justice, car depuis que je suis à Paris j'y ai assez travaillé. J'ai si peu profité de Paris, en dehors du côté scientifique, que tôt ou tard, la chance doit m'être favorable, les travailleurs arrivent toujours.

Je suis content aussi de voir que ta lettre m'encourage, j'en avais un peu besoin, car comme je te l'ai dit j'ai passé quelques mauvais moments et il y a 8 jours je demandais à Vulpian, si je faisais bien, en restant à Paris, inutile de te dire sa réponse, tu la connais d'avance mais maintenant ces mauvais moments sont passés et j'ai pris le dessus. C'est le cas de répéter ici cette phrase bien connue : Il n'y a pas de femme au monde qui doive valoir la peine qu'un homme honnête et loyal se fasse du chagrin pour elle, surtout lorsque cette femme n'a pas de cœur. Cette passion a failli être funeste à mon avenir. Deux fois j'ai fait des sacrifices pour ce monde là et j'ai toujours été le dindon de la fable. [...] Comme tu le vois, ma bonne mère, tout cela est étrange. Je suis absolument maître de la situation, car heureusement je ne suis pas comme tant d'autres, obligé de rentrer à Genève, j'ai un bel avenir ici en perspective. Je crois que la famille X donnerait bien quelque chose de revenir d'un an en arrière, car alors on ne me ferait pas les saletés que l'on m'a faites et on se conduirait plus habilement. Leur amour propre mal placé les a empêchés jusqu'ici de faire une demande et comme moi, je n'en ferai aucune, il y a bien des

chances pour que tout soit fini définitivement. Je ne suis pas de la race de pieds plats et si Melle X a pu flirter à volonté avec des jeunes gens de là bas, et leur tourner la tête les uns après les autres, j'ai heureusement assez bonne opinion de moi-même pour ne jamais faire de bassesses. Fais ce que dois, advienne que pourra, dit un vieux proverbe de France. J'ai fait ce que je devais et j'ai fait plus peut-être et par conséquent je n'ai rien à me reprocher » (27).

Dans sa lettre du 13 juillet 1879 : « J'ai fait une première épreuve mercredi et je suis assez content. Il en reste encore deux, dont une pour demain matin et l'autre aura lieu mercredi ou vendredi, suivant que je serai tiré au sort l'un ou l'autre. Comme tu le vois il n'y a rien encore de terminé et je ne puis encore rien prévoir au sujet de l'issue du concours, tout ce que je sais, c'est que Hardy tient beaucoup à m'avoir il me l'a répété plusieurs fois et c'est là le point important. Quant à Vulpian, il se remue beaucoup pour moi... Je m'en tiens à ma première formule. Si la jeune fille avait tenu à moi, elle aurait dû répondre à ma lettre. Elle devait le faire, tant pis pour elle si elle ne l'a pas fait. Quant à moi, je ne pouvais pas attendre indéfiniment et compromettre mon avenir dans l'espoir d'obtenir la main d'une jeune fille de l'affection de laquelle je n'avais aucune espèce de preuve et je ne regrette nullement d'être engagé dans ce concours, car si j'arrive, c'est un grand pas de fait pour arriver ici » (28). « Si la chance me favorise à ce concours et si je suis nommé, tu penses bien ma bonne mère que je n'aurai rien à regretter, car une fois chef de clinique, c'est la clef d'une position très belle ici » (29).

Jules est reçu au concours. Il est très fier d'être arrivé à la situation enviable de chef de clinique à la Faculté de médecine de Paris et quelques jours après sa réussite au concours, il écrit à sa mère : « Je suis heureux ma bonne mère de voir combien ma nomination t'a rendue contente. De fait c'est un succès très beau que d'arriver chef de clinique en sortant de l'internat. Mon nom a paru hier

dans les journaux de Paris, et je t'enverrai le n° du *Temps*. C'est un succès qui a dû faire ouvrir de grands yeux au monde genevois et en particulier à la famille X. J'ai heureusement travaillé ferme, malgré les embêtements que j'avais et du reste, c'est la lutte et les chagrins qui font les hommes, ce sont surtout ceux qui ont lutté qui arrivent. Nous verrons venir dans quelques années tout ce monde de grimpons (30), ce monde de gens sans cœur qui se sont fichus de moi d'une façon indigne, nous verrons venir en particulier cette jeune coquette. Elle aura son tout, une fois ou l'autre, du moins il faut l'espérer » (31).

« Merci pour ta bonne lettre de dimanche dernier, en la lisant j'ai vu que tu avais ressenti un vif plaisir de ma nomination et il y a bien de quoi, car j'ai passé le premier à l'unanimité des juges, il y avait deux places. J'ai beaucoup mieux concouru que celui qui a été nommé le 2e. Je t'avoue que j'ai ressenti un grand contentement en me voyant nommé car j'avais passé de bien mauvais moments depuis bien des mois. C'est encore bien beau que j'aie pu travailler comme je l'ai fait avec tant d'ennuis sur le dos. Quand je pense à la semaine qui a précédé le concours, dans quel état j'étais, je trouve qu'il m'a fallu une forte dose de volonté pour réussir. Mais j'ai réussi et c'est là l'essentiel. Je viens de conquérir une position bien supérieure à celle de la médaille d'or et je me fiche de ceux qui ont l'air de se moquer de moi » (32).

« Tu dois être bien heureuse lorsqu'en regardant du côté du Jura tu te dis que ton fils réussit là-bas dans ce grand Paris, qu'il y est estimé, et aimé, en train de parvenir à une haute situation, qu'il y vit d'une façon intelligente au-dessus des mesquineries de la vie de petite ville, et tu dois te reporter à ce moment là à 8 ans en arrière, au mois de mars 1871, lorsque je partis au matin à 6 h. pour la grande ville, où je ne connaissais personne, car je n'étais pas fils de médecin. Depuis lors j'ai marché vite, et aucun Genevois n'est arrivé à la position que j'occupe maintenant ... » (33).

LE CONCOURS DU CLINICAT DE JULES DEJERINE (1849-1917)
À TRAVERS DES LETTRES INÉDITES À SES PARENTS

En remplacement de M. Dreyfus-Brissac, « dont le temps est expiré », Dejerine est nommé chef de clinique dans le service du professeur Hardy à la Charité, par un arrêté du 1er novembre 1879 (34) (Fig. 2).

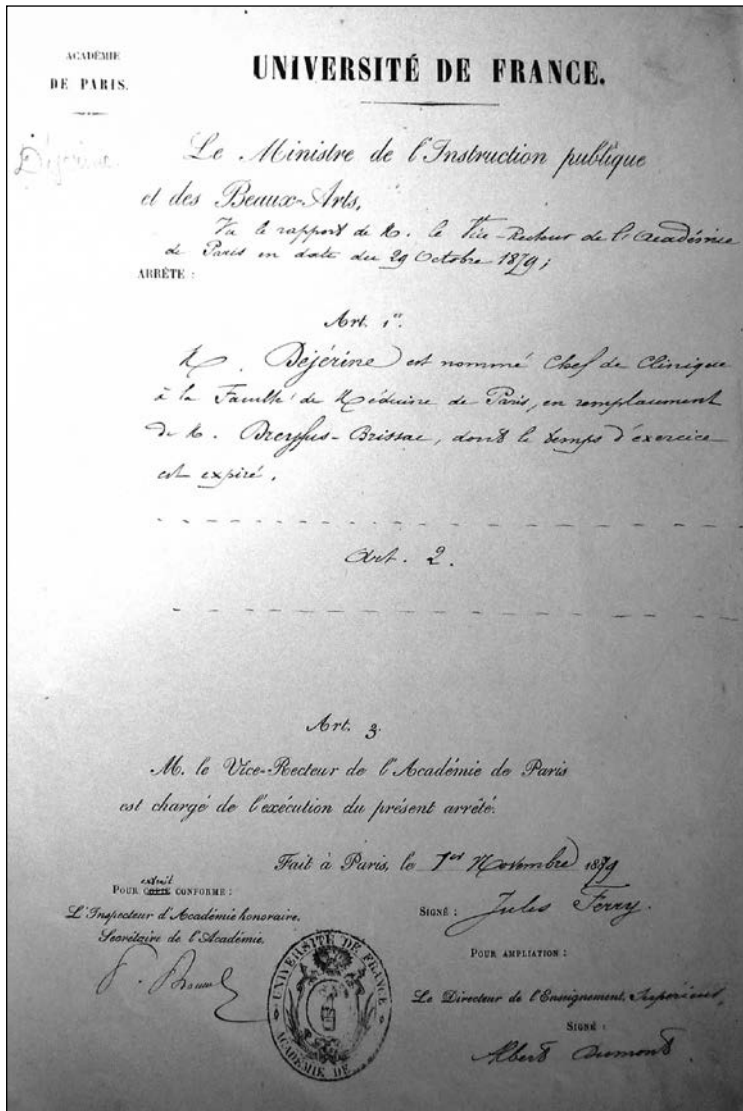


Fig. 2 - Arrêté de nomination de Dejerine chef de clinique, 1er novembre 1879
(Archives nationales, carton AJ/16/6505).

Épilogue

Après les tribulations des années 1878-1879, les conséquences de la réussite de Jules Dejerine au concours du Clinicat sont triples et constituent un tournant majeur dans sa vie : 1) Elle lui permet de poursuivre son œuvre scientifique, dont le couronnement sera l'*Anatomie des centres nerveux* et la *Sémiologie du système nerveux*. 2) Elle lui ouvre les portes de la Faculté et des hôpitaux. Le clinicat est la première marche à partir de laquelle pourra se réaliser son ascension dans la carrière hospitalière (le médicat des hôpitaux) et universitaire (l'agrégation), qui aboutira quelque trente ans plus tard à son accession à la chaire de Clinique des maladies du système nerveux de la Salpêtrière, la prestigieuse chaire de Jean-Martin Charcot. 3) Et enfin - et ce n'est pas le



Fig. 3 - Les médecins du service Hardy à la Charité en 1881. Augusta Klumpke, stagiaire, est assise à la droite du professeur Hardy et, debout derrière elle, se tient le chef de clinique Jules Dejerine, les bras croisés.

LE CONCOURS DU CLINICAT DE JULES DEJERINE (1849-1917)
À TRAVERS DES LETTRES INÉDITES À SES PARENTS

moindre bénéfice - c'est pendant son clinicat qu'il fera la connaissance d'Augusta Klumpke (1859-1927), jeune étudiante en médecine américaine (Fig. 3), qui lui permettra d'oublier la jeune fille X et qui, au terme de huit ans de fiançailles, deviendra sa femme et partagera sa vie scientifique autant que sa vie privée (35).

REMERCIEMENTS

J'adresse mes plus vifs remerciements au professeur Michel Fardeau qui m'a fait l'amitié de mettre entièrement à ma disposition les archives que les membres de la famille Sorrel-Dejerine, notamment M. Jean-Claude Sorrel-Dejerine, petit-fils de Jules et d'Augusta Dejerine, lui ont confiées. Je remercie également mes amis les docteurs Olivier Walusinski et Hubert Déchy pour leurs critiques, commentaires et suggestions avisés, ainsi qu'Aline Poirier pour la supervision du « Summary ».

NOTES

- (1) POIRIER J. - « Le docteur Ernest Gauckler (1876-1924) et son illustre famille », *Clystère*, 2017, n° 59, 74-95.
- (2) « En juillet 1879, Dejerine passe les épreuves du clinicat - véritable concours à cette époque - et est nommé chef de clinique de Hardy. C'est pour lui une garantie d'avenir, une consolation de certaines désillusions sentimentales », Gauckler E., - *Le professeur Dejerine, 1849-1917*, Masson, Paris, 1922.
- (3) « En juillet 1879, il passe les épreuves du clinicat – c'était alors un véritable concours - et se retrouve chef chez Hardy : ce dernier l'accueille de façon charmante », Fardeau M. - *Passion Neurologie. Jules et Augusta Dejerine*, Odile Jacob, Paris, 2017.
- (4) Lettre à sa mère, 18 mai 1879. Sa mère est Jenny Maurice (1824-1885), épouse de Jean Dejerine. Toutes les lettres de Jules Dejerine dont des extraits sont cités dans cet article proviennent des archives de la famille Sorrel-Dejerine confiées au professeur Michel Fardeau ; il s'agit de copies de la main d'Augusta Dejerine-Klumpke ; j'ignore ce que sont devenus les originaux.
- (5) SORREL-DÉJERINE Y. - « Une lettre inédite de Dejerine à sa mère le 24 février 1878 sur la mort et les obsèques de Claude Bernard », *Histoire des Sciences Médicales*, 1979, 13, n° 1, 23-24. [Communication présentée à la

séance du 25 novembre 1978 de la Société Française d'Histoire de la Médecine].

- (6) Lettre à ses parents, 20 octobre 1878.
- (7) Lettre à ses parents, 17 novembre 1878.
- (8) Lettre à ses parents, 1er décembre 1878.
- (9) Lettre à ses parents, 8 décembre 1878.
- (10) Carton 761 FOSS 55 (« concours de Médaille d'or 1878 »), archives de l'Assistance publique - Hôpitaux de Paris.
- (11) Le concours du « médicament des hôpitaux » est couramment appelé concours du « Bureau central », parce que les nouveaux nommés effectuent leur service au « Bureau central d'admission » avant de prendre la chefferie d'un service dans un hôpital.
- (12) Lettre à ses parents, 9 novembre 1878.
- (13) Lettre à ses parents, 31 décembre 1878.
- (14) Le professeur Alfred Hardy (1811-1893), titulaire de la chaire de clinique médicale de l'hôpital de la Charité.
- (15) Lettre à ses parents, 15 décembre 1878.
- (16) Lettre à ses parents, 12 janvier 1879.
- (17) Archives nationales, carton AJ/16/6855.
- (18) Lettre à ses parents, 8 février 1879. « Les faits nouveaux » dont parle Dejerine sont ceux exposés dans sa communication du 8 février 1879 à la Société de Biologie, « Recherches sur les lésions du système nerveux dans la paralysie saturnine » (*Mémoires de la Société de Biologie*, 1879, p.11-17).
- (19) Archives nationales, carton AJ/16/6855.
- (20) « Là-bas » et « Ici » sont les mots que Jules emploie de façon récurrente dans les lettres à ses parents pour désigner et opposer Genève et Paris.
- (21) Lettre à sa mère, 30 juin 1879.
- (22) Malheureusement, aux Archives nationales, dans les cartons AJ/16/6348-6355 (Concours pour le clinicat), les données concernant le concours de cette année-là manquent.
- (23) Lettre à sa mère, 1er juin 1879.
- (24) Lettre à sa mère, 15 juin 1879.
- (25) Il s'agit du frère de la jeune fille X.
- (26) Lettre à sa mère, 30 juin 1879.
- (27) Lettre à sa mère, 6 juillet 1879.
- (28) Lettre à sa mère, 13 juillet 1879.

LE CONCOURS DU CLINICAT DE JULES DEJERINE (1849-1917)
À TRAVERS DES LETTRES INÉDITES À SES PARENTS

- (29) Lettre à sa mère, 20 juillet 1879.
- (30) *Grimpion* est un terme du parler suisse signifiant arriviste, carriériste.
- (31) Lettre à sa mère, 17 août 1879.
- (32) Lettre à sa mère, 3 août 1879.
- (33) Lettre à sa mère, 24 août 1879.
- (34) Archives nationales, carton AJ/16/6505.
- (35) POIRIER J., *Augusta Dejerine-Klumpke (1859-1927). Pionnière en médecine et féministe exemplaire*, Éditions Fiacre, Paris, 2019.

RÉSUMÉ

Après son échec au concours de la Médaille d'or, Jules Dejerine, qui vient de terminer sa quatrième année d'internat, est partagé entre son désir de s'établir à Genève pour conclure une affaire sentimentale battant de l'aile et son ambition dévorante de faire une grande carrière hospitalière et universitaire à Paris. Finalement, sa réussite au concours du clinicat sera la première étape de sa prestigieuse carrière. Ses lettres inédites à ses parents relatent le déroulement des événements.

SUMMARY

After his failure in the Gold Medal competition, Jules Dejerine, who has just finished his « Internat », is divided between his desire to settle in Geneva in order to conclude a shaky sentimental affair and his devouring ambition to make a great hospital and university career in Paris. Finally, his success in the competitive examination to become « chef de clinique » will be the first stage of his prestigious career. His unpublished letters to his parents relate the course of events.

